

toire et que la paix est rétablie. Lorsqu'Édouard VII, prince de Galles, visita la future capitale du Canada, il fit le voyage de Montréal à Ottawa, avec ses compagnons dans des canots. Ils furent escortés par des Indiens et des coureurs des bois; ils atterrissent sur un quai des rives de l'Ottawa dont ils gravirent les pentes. De nos jours, nos gares rivalisent avec nos édifices législatifs. Que sera le Canada dans cinquante-six ans; qui ose le prédir? Que sera-t-il dans cinq cent soixante-six ans? Quelle qu'ait été la foi des pères de la Confédération dans l'avenir du pays.

Monsieur l'Orateur, la grandeur de cette nation n'est limitée que par ses aspirations. La Providence nous a doués de bases solides. Nous trouvons chez nous tous les avantages que prodigue la nature. La forme, la grâce, la force, la beauté se rencontrent partout. Il ne nous reste plus qu'à choisir et à cultiver l'idéal du pays par la justice de nos lois.

A ce sujet, les mots me manquent pour exprimer les vœux que je fais pour le Canada. Mais, tout en parlant, je me remémore les paroles d'un autre, paroles que j'applique à l'âme de notre nation dans l'esprit de la forme et de la beauté qui renaissent aujourd'hui. C'est une note plus claire, plus pure, plus céleste que tout le reste:

*Through the deep caves of thought I hear the voice that sings:  
"Build thee more stately mansions, O my soul,  
As the swift seasons roll!  
Leave thy low-vaulted past!  
Let each new temple, nobler than the last,  
Shut thee from heaven with a dome more vast,  
Till thou at length art free.  
Leaving thine outgrown shell by life's unresting sea!"*

L'hon. HENRI SEVERIN BELAND: Monsieur l'Orateur, vous comprendrez qu'il n'entrait pas dans mes desseins d'adresser la parole à la Chambre cet après-midi. Toutefois, je sens qu'il est de mon devoir—and quel agréable devoir, en vérité—de souigner, en présence de mes collègues, l'effort merveilleux que vient de faire, en langue française, le très honorable ministre du Commerce (sir George Foster), qui remplit présentement les importantes fonctions de leader du Gouvernement.

Il a donné un exemple à tous ses collègues de langue anglaise, et nous espérons, nous dont la langue maternelle est celle de Racine et de Corneille, nous espérons, dis-je, que cet exemple sera suivi fidèlement.

L'honorable ministre, dans un langage aussi distingué par le fond que par la forme, a fait repasser devant nos yeux l'his-

toire du Canada. Ce fut vraiment intéressant. Il nous a fait revivre ces heures d'angoisse qui ont précédé la cession du Canada à l'Angleterre, et les heures pénibles qui l'ont suivie.

Nous nous rappelons en effet d'avoir lu dans notre histoire que les débuts de la domination anglaise au Canada n'ont pas toujours été ce qu'ils auraient dû être.

Entre l'engrenage administratif d'alors et le peuple canadien français—qui était le seul habitant avec les races indigènes au pays—it manquait de lubrifiant; mais, en 1775, un événement historique s'est déroulé en Amérique, qui a été une source d'inspiration pour la Grande-Bretagne.

Il y a deux ans, monsieur l'Orateur, il m'était donné d'assister, dans la salle de Westminster, à Londres, à une démonstration, dont jamais je ne perdrai la mémoire et le souvenir. Il s'agissait de célébrer, à Londres, au cœur de l'empire britannique, l'anniversaire de l'indépendance américaine. C'était le 4 juillet 1918, et, en cette circonstance, M. Churchill, en prononçant son discours, laissa tomber de ses lèvres la parole suivante:

"Lorsque l'Angleterre a perdu l'empire qui s'appelait les Etats-Unis d'Amérique, l'Angleterre a, par ce fait-là même gagné un empire."

Comment, monsieur l'Orateur, l'Angleterre gagnait-elle un empire en perdant les Etats-Unis? Parce que cet événement déterminait, chez des politiques aussi avertis que les Anglais, une orientation nouvelle dans la direction de leurs dépendances. Ce fut une leçon dont elle a profité, et elle en a profité tellement bien qu'aujourd'hui elle a créé autour d'elle cet empire dont nous sommes fiers d'être une partie intégrante.

Nous sommes aujourd'hui réunis dans ce temple législatif pour la première fois. Les orateurs qui m'ont précédé, dans un langage qu'on ne peut pas imiter, en ont défini les proportions artistiques et harmonieuses. Je n'ai qu'à joindre ma voix à la leur et à vous dire en plus que nous sommes prêts, nous de langue française, comme nous l'avons toujours été, à unir nos efforts à ceux de nos amis de langue anglaise, nos collègues, ceux qui avec nous partagent le sol du Canada sur un pied d'égalité absolu.

Nous sommes ici les descendants de deux races anciennes et chevaleresques: la race anglaise et la race française, qui viennent de démontrer—si jamais il fut besoin de démonstration—qu'elles n'avaient pas dégénéré, lorsque, sur les champs de bataille, elles se sont, depuis cinq ans, couvertes toutes les deux d'une gloire immortelle.